

Le point de vue de CLARUS

Illusoire désintéressement

« Clarus, vous donnez l'impression de vous désintéresser du problème algérien et cette constatation, illusoire ou réelle, est pénible à ceux qui, depuis des années, vous lisent régulièrement parce qu'ils trouvent dans vos remarquables commentaires le pain intellectuel et philosophique qu'il est impossible de se procurer ailleurs. Vous nous avez offert un chef-d'œuvre de logique sur le cessez-le-feu ; en dehors de toute passion, vous avez fait éclater la vérité intrinsèque. Plus de quarante de mes amis se sont délectés dans cette lecture qui leur est apparue extraordinaire de raison, de rectitude et de lucidité. »

« Ce n'est pas un compliment que je vous adresse, il paraît que vous n'aimez pas cela, mais c'est mon merci et celui de mes amis que je vous fais tenir car vous sachant correct je sais que vous l'accepterez. Mais si vous nous valez tant de joies par vos billets quotidiens, vous nous avez aussi fait beaucoup de peine par votre curieux silence sur la fusillade d'Alger. Une semaine j'ai attendu, rien n'est venu et chaque jour ma déception ne faisait qu'augmenter. Je ne suis ni Algérie française, ni Algérie algérienne, je n'attendais donc pas de votre percutante plume une prise de position en faveur des partisans de l'une ou de l'autre cause. »

« Non, je n'exige aucun fanatisme de l'espèce d'apôtre de lumière que vous êtes mais j'aurais voulu vous voir, une fois de plus, prêcher avec vos mots simples mais pénétrants comme un dard, avec vos images qui font revivre la vie comme on ne veut plus la vivre. Avec vous la quintessence de la logique coule à flot, on ne peut pas ne pas vous entendre, vous écouter. Je crois que vous sous-estimez la portée et la répercussion de vos étonnantes analyses et je crois bien que je ne me trompe pas en vous disant que vous influencez bien des hommes. »

« Vous avez manqué de confiance en votre rayonnement, c'est regrettable, j'ai l'impression que vous n'avez pas apporté votre pierre angulaire à cet édifice de paix que pourtant inlassablement vous avez invité à mettre en chantier. Je suis sans doute sévère, beaucoup trop sévère mais je suis déçu parce que probablement vous nous avez trop souvent gâtés. Je tiens quand même, Clarus, à vous renouveler mon impérissable sympathie et pour vous prouver que ma confiance en vous reste intacte je vous serais reconnaissant de me faire savoir s'il faut dire oui ou non le 8 avril et n'oubliez pas que votre conseil sera suivi et vaudra ici cinquante bulletins. »

Voilà la lettre d'une éminente personnalité du monde médical du centre de la France. Bien sûr, c'est une lettre, ce n'est qu'une lettre parmi tant d'autres. Mais n'empêche que pour nous ce document est terrible. Abstraction faite de la trop grande bonté qui habite cette grande âme charitable qui nous couvre de compliments sous le couvert de remerciements qui ne nous sont absolument pas dus, de pertinentes remarques nous sont offertes en méditation.

C'est vrai que nous aurions dû, que nous aurions pu consacrer un commentaire à la fusillade d'Alger et c'est vrai que nous ne l'avons pas fait et que nous avons peut-être manqué à nos élémentaires devoirs. Mais que l'on sache de manière absolue que cette fusillade aussi bête que monstrueuse ne nous a pas laissé indifférent.

Ce malheur inutile nous a écrasé et l'indifférence aux malheurs des autres est étrangère à notre entendement. Mais dans le cas précis des tumultes sanglants d'Alger nous ne pouvions qu'ajouter notre peine à la peine des autres et si nous avons le don de faire verser quelques larmes de plus nous n'avons pas le pouvoir de ressusciter les morts et pas davantage de faire entrer la raison chez des vivants que les passions frénétiques égarent.

Le désastre est venu parce qu'il ne pouvait pas ne pas venir, nous l'avons vu pointer comme une

nuée sombre dans un ciel radieux. Personnellement, nous avons tout fait, tout tenté pour prévenir, personne n'a rien voulu entendre, la nuée s'est crevée sur nos têtes.

Quand le sang a coulé, il est trop tard, il ne reste plus qu'à pleurer, à méditer, à se réjouir selon sa conscience et la cause à laquelle on s'est attelé. Sans doute y a-t-il des responsabilités à établir. Les uns soutiennent que les manifestants auraient tiré les premiers, les autres affirment que les premiers coups de feu sont partis du service d'ordre et d'autres enfin soutiennent que ce seraient des provocateurs disséminés sur les toits qui auraient mis le feu aux poudres. Les uns et les autres ont raison mais en cherchant la lumière par là on ne sortira pas des ténèbres pour la bonne raison que la genèse du drame n'est pas là.

La fusillade d'Alger n'est qu'un épisode d'un drame et pour aussi tragique qu'elle soit, elle ne constitue qu'un aspect du drame. En cherchant, en saisissant les coupables de cette épouvantable tragédie, en les condamnant, même impitoyablement, on n'avancera pas la solution du drame parce que les acteurs ne sont pas les auteurs. On ne peut que pleurer les morts, prier pour le repos de leurs âmes mais on ne peut effacer l'odieux et on ne peut même pas faire pour qu'il ne se renouvelle pas.

C'est tout ce que nous a inspiré cette misère humaine, c'est peu et c'est pourtant beaucoup. Voilà pourquoi, ayant tout dit déjà, nous avons pris le parti de ne pas ressasser ce que personne n'aurait jamais dû perdre de vue, jamais oublier.

On nous demande s'il faut répondre oui ou non ou ne pas répondre aux questions posées pour le 8 avril. En d'autres temps, il nous eût été facile de répondre affirmativement et de façon ostentatoire. Aujourd'hui, on ne sait pas au juste ce qu'il faut conseiller, parce qu'on n'a pas la certitude d'être écouté. Les hommes sont égarés ou passionnés, rares sont ceux qui décideront en conscience, chacun votera pour un moindre mal mais personne ou presque ne votera franchement.

Nous sommes engagés dans les voies que seule la Providence connaît, c'est-à-dire dans l'impénétrable. Des hommes placés au sommet de la pyramide expriment et affirment une volonté, c'est leur droit, c'est même leur devoir mais personne ne peut dire exactement où nous allons. La vérité paraît être aujourd'hui à l'opposé de la vérité d'hier alors on se demande où sera la vérité de demain ?

En notre âme et conscience, nous ne pouvons rien conseiller à quiconque, pas même à notre compagne. Chacun décidera de lui-même s'il doit rester chez lui ou aller déposer un oui ou un non. Quant à nous, nous ferons comme les autres, nous attendrons l'ultime minute pour nous décider ou pour décider de ne rien décider.

Mais quoi que nous fassions, nous ne nous illusionnons pas sur l'importance et la signification du vote que nous allons émettre. Le problème a été mal posé dès qu'il s'est posé et jamais nous n'avons su le reprendre dans ses véritables données. Tout compte fait, le référendum du 8 avril ne constituera qu'un nouvel épisode d'un drame qui paraît ne plus vouloir finir. Nous prions pour que l'avenir nous inflige le démenti le plus cinglant que nous ayons jamais reçu de notre déjà longue carrière de commentateur.

Il est probable que les nombreux lecteurs ayant sollicité notre avis avant de se déterminer seront en partie déçus, mais nous n'y pouvons rien. Pour leur être agréable, nous ne pouvons tout de même pas aller jusqu'à dire ce que nous ne ressentons pas et les inviter à se joindre à notre comédie. Au reste, que personne ne se torture, le scrutin livrera, c'est plus que probable, une écrasante majorité de « oui » au cessez-le-feu, donnant ainsi le feu vert à la bataille pour l'application du cessez-le-feu.